

3^e DIMANCHE DE L'AVENT

Dimanche 14 décembre 2025

L'ornement rose que je porte aujourd'hui est censé refléter la joie qui anime l'Apôtre, joie qui transparaît à travers l'épître de cette messe et dont les premières paroles sont reprises dans l'introït : *Gaudete in Domino semper*, « réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps ». Pourquoi se réjouir ? Et surtout en ce temps de crise, de guerre pourrions-nous ajouter, où tant de nuages s'amontellent sur l'avenir de notre pays et de notre monde. Pourquoi se réjouir alors que parfois on aurait envie de pleurer. S. Paul nous le dit : *Dominus prope est* : c'est que « le Seigneur est proche » ! Pour l'Apôtre, la proximité dont il est question, c'est celle de la venue en gloire, celle du second avènement. S. Paul et les premiers disciples le pensaient en effet imminent puisque avec la résurrection, les temps nouveaux – ceux de la récapitulation sous le chef du nouvel Adam, ceux de la transfiguration du cosmos – se trouvaient inaugurés dans son corps glorifié. La prolongation de l'attente posera aux disciples une question sérieuse sur la réalisation de la promesse, question à laquelle répondra la 2^e lettre de S. Pierre, nous donnant à nous aussi une indication précieuse : « le Seigneur n'est pas en retard pour tenir sa promesse, comme le pensent certains ; c'est pour vous qu'il patiente, car il n'accepte pas d'en laisser quelques uns se perdre ; mais il veut que tous aient le temps de se convertir » (2 P 3, 9). Dieu attend notre conversion dans le clair-obscur d'une histoire qui reste précisément marquée par la discréption du premier avènement, celui que nous nous apprêtions à commémorer en ce 3^e dimanche de l'Avent, à dix jours de Noël. Ainsi notre joie oscille-t-elle entre le rappel de la réalisation de l'antique promesse, celle de l'Emmanuel – Dieu vient demeurer parmi nous en se faisant petit enfant – et l'espérance de la réalisation de la promesse nouvelle : il viendra dans la gloire, mettant fin à l'histoire, contrastée, que nous traversons génération après génération.

Le Seigneur est proche. Mais la proximité du premier avènement est celle d'une commémoration, dont l'objet ne cesse de s'éloigner dans le temps. Et la proximité du second avènement ne cesse de reculer à mesure qu'avance l'horizon de l'histoire. Comment alors nous appropier cette joie dont nous parle l'Apôtre ? Comment l'accueillir autrement que comme un mot un peu vide de sens ? En considérant un autre avènement, sacramental celui-ci, qui se réalise en tout instant de l'histoire et en tout lieu du monde habité. C'est l'avènement permanent du Seigneur dans son Église, c'est sa présence continue par les sacrements, c'est son habitation en nous par la grâce, grâce de la communion eucharistique, grâce sanctifiante et habituelle du baptême, par laquelle nous devons temples du Saint-Esprit, lieu où le Père et le Fils viennent faire leur demeure. La cause de notre joie n'est alors plus à rechercher uniquement dans le passé ou dans le futur, mais bien dans le présent, c'est-à-dire au cœur même de notre vie, et même de notre vie quotidienne.

La cause de notre joie réside ainsi dans notre foi. Mais que dire lorsque nous faisons l'expérience, personnelle ou communautaire, de la contradiction, de l'échec, du deuil ? Le pape François disait dans *Evangelii gaudium* : « La joie s'adapte et se transforme, et elle demeure toujours au moins comme un rayon de lumière qui naît de la certitude personnelle d'être infiniment aimé, au-delà de tout. Je comprends les personnes qui deviennent tristes à cause des graves difficultés qu'elles doivent supporter, cependant peu à peu, il faut permettre à la joie de la foi de commencer à s'éveiller, comme une confiance secrète mais ferme, même au milieu des pires soucis » (EG 6). Car le Seigneur est bien là, « même si c'est de nuit » ajoute S. Jean de la Croix. La joie chrétienne n'est pas un sentiment, l'effet d'un ressenti, mais c'est le fruit d'un combat, celui de la foi. C'est aussi la confession de S. Jean-Baptiste que nous venons d'entendre dans l'évangile : « Au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas ». « Au milieu de vous », dit le Précurseur. Avec le prophète Sophonie, nous pourrions même ajouter : « Le Roi d'Israël, le Seigneur, est en toi » (Soph 3, 15). Non plus au milieu de vous seulement, mais en vous ! Mais justement, celui qui se tient au milieu de nous, celui qui se tient même en chacun de nous par la grâce reçue du S. Esprit, cherchons-nous vraiment à le connaître ?

Telle est la conversion à laquelle nous devons avant tout consentir. Le temps de la patience de Dieu, c'est donc aussi le temps de notre propre vie, jalonnée par nos découvertes progressives du mystère de Jésus, scandé alors par la joie qui les accompagne. Pour cela, prenons appui sur la grande figure qui nous accompagne tout au long de ce temps de l'Avent : Marie. L'Avent concentre en ses quatre semaines le temps qui s'écoule pour elle de l'Annonciation à la Nativité. Car si Marie est aujourd'hui par son Assomption dans la gloire de son Fils, s'il y a deux mille ans elle a pu voir le visage de l'Emmanuel lui sourire, elle a aussi, pendant neuf mois, vécu ce que nous vivons nous tout au long de notre pèlerinage terrestre : la présence du Seigneur, une présence réelle certes, mais pourtant invisible, dans les tracas du quotidien. Comme Marie, nous portons en nous le Christ. Comme Marie, nous ne voyons pas son visage. Comme Marie le découvrit par la grâce de sa maternité divine à mesure que les mois s'écoulaient, nous aussi nous découvrons dans notre proximité de grâce avec lui quelque chose de son mystère qu'un jour nous contemplerons, comme elle, à découvert. Le temps de l'Avent est donc le temps marial par excellence. C'est le temps du recueillement, de la récollection de tout notre être autour de celui qui est en nous, *intimior intimo meo*, pour reprendre un mot de S. Augustin, à l'instar de Marie qui entourait de tout son être maternel la présence du Verbe en elle. Le temps de l'Avent est pour ainsi dire une parabole de notre existence terrestre : nous portons en nous le Verbe, mais sans voir son visage. A Noël, avec Marie, nous aurons à l'enfanter. Mais nous ne le verrons toujours pas dans sa gloire, ce sera encore une fois comme Marie, dans l'obscurité d'un regard de foi. Cependant, par la foi, nous avons vraiment accès à lui, dans sa vérité. Et c'est pourquoi l'Église nous faire dire aujourd'hui : *gaudete in Domino semper*. Notre joie vient de la certitude de sa présence. Joie que ne sauraient éteindre les incertitudes du jour, tous ces événements qui participent des souffrances de cette Création gémissant en travail d'enfantement, comme le dit Paul aux Romains (cf. Rm 8, 19.22), mais Création déjà profondément travaillée par l'œuvre de rédemption car la résurrection du Seigneur a déjà pénétré la trame cachée de cette histoire. Que la Vierge Marie qui tout au long de l'Avent a porté le Christ pour ensuite nous l'offrir comme rédempteur nous guide, elle qui brille au firmament comme l'étoile de l'espérance...